FONDS DUBOIS 3673

RELIGION
SAINT-SIMONIENNE.

ENSEIGNEMENT
DES OUVRIERS.

SÉANCE DU DIMANCHE 18 DÉCEMBRE 1831.

PARIS.
AU BUREAU DU GLOBE,
RUE MONSIGNY, N° 6.

1831.

IMPRIMERIE D'EVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

FONDS DUBOIS : 3679

ENSEIGNEMENT DES OUVRIERS.

SÉANCE DU DIMANCHE 18 DÉCEMBRE 1831.

A quatre heures le père *Olinde Rodrigues*, chef du culte, ouvre la séance ; il est assisté du père Talabot, membre du Collége, de Stéphane Flachat et Holstein, directeurs des ouvriers, et de Baud, prédicateur.

Le père *Olinde Rodrigues* donne la parole à Stéphane Flachat.

STÉPHANE FLACHAT : Enfans, lorsqu'à la dernière séance je rappelais à ceux d'entre vous que je présentais à la consécration de notre père *Olinde Rodrigues*, l'importance de l'acte qu'ils allaient accomplir, je vous demandais si, au milieu des calomnies qui nous assiégent, si, sous le coup des persécutions dont on nous menace, vous vous sentiez prêts à marcher calmes sous l'étendard pacifique de SAINT-SIMON ; vos acclamations m'ont répondu.

» Marcher avec calme aujourd'hui sous un étendard pacifique, c'est, je le sais, une haute prétention ; pour que la main ne tremble pas, pour que le cœur ne faiblisse pas à soutenir une telle bannière, il faut se sentir dans l'ame quelque chose de nouveau dans ces temps-ci ; il faut être religieux. »

Après quelques développemens sur le sentiment religieux et

CR 191 553

sur les causes de la chute du dogme chrétien ; après avoir montré que la définition de DIEU, donnée par le christianisme, n'offrait aucune sanction pour le travail, et avoir donné celle du Dieu révélé par SAINT-SIMON, Stéphane Flachat a continué ainsi :

« Travailleurs qui vous êtes rapprochés de nous, voilà votre Dieu, le nôtre, celui de SAINT-SIMON. Et l'on s'étonne encore que nous soyons religieux ! et l'on sourit encore dédaigneusement quand on voit inscrit sur notre drapeau : *Religion, science, industrie, association universelle !*..... Mais, en vérité, que propose-t-on donc hors de là ? Où trouvent-ils donc, les railleurs et les incrédules, tant de sécurité pour l'avenir, que l'organisation religieuse des travailleurs soit par eux prise en pitié ?

» Il n'y a pas long-temps un autre drapeau fut arboré. Ce drapeau ne leur prêta pas à rire ; il leur fit peur !... Devant ce drapeau nous sommes les seuls qui n'ayons pas tremblé.

» C'était le drapeau noir des prolétaires lyonnais. Vous savez ce qu'ils y avaient inscrits : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant !* Terrible et sublime inscription !... Terrible, car jamais les plaies de la société ne furent mises à nu avec une plus effrayante vérité ; sublime, car jamais la faim n'eut de désespoir plus calme ni d'agonie plus généreuse.....

» Mais quoi ! ces hommes pâlis par les fatigues, exténués par l'abstinence, par l'absence d'air et de lumière ; ces hommes se lèvent, ils combattent, ils prennent une ville ; et au milieu de tant de richesses, leur ambition se borne là : *Vivre en travaillant !*.. Vivre !..... Mais ils ont oublié leurs femmes et leurs enfans ; il n'y a rien dans cette demande ni pour leurs fils et leurs filles, ni pour leurs vieux parens ; il n'y a rien là pour l'assainissement de leurs demeures, rien pour eux-mêmes, quand viendra le temps où ils ne pourront plus travailler : ils demandaient bien peu les prolétaires lyonnais !

» Ils demandaient bien peu !... Je me trompe peut-être.

» Quels sont les hommes qui vont lutter contre eux ? Avec qui le combat va-t-il s'engager ? Ceux-ci n'ont pas de drapeau nouveau ; mais s'ils en élevaient un, eux aussi ils y inscriraient : *Vivre en travaillant !* et ils devraient y ajouter : *Ou mourir dés-*

honorés!... Car eux aussi ils ont bien le droit de vivre, les fabricans et les commerçans. Il faut bien qu'eux aussi ils travaillent; eux aussi ils ont des femmes et des enfans dont le sort serait mille fois plus déplorable que celui des femmes et des enfans des prolétaires, si la faillite venait à atteindre leurs époux, leurs pères.

» De quel côté se trouve donc le bon droit? Après ce que je vais vous dire, vous chercherez vous-mêmes satisfaction à cette demande.

» La fabrication des soies dans Lyon était réglée par un tarif entre les fabricans et les ouvriers.

» Or le tarif ancien permettait aux fabricans lyonnais de travailler et de conjurer la faillite; le nouveau tarif ne le leur permettait pas; ils ont demandé le maintien de l'ancien tarif.

» Les fabricans aussi, vous le voyez, demandaient bien peu!..

» Entre ces hommes dont les prétentions contraires étaient si legitimes, il n'a pas pu se trouver un arbitre : il y avait du sang dans cette question, et le sang a été répandu!..

» Et maintenant à qui vont-ils s'adresser ces hommes qui ne peuvent vivre qu'en travaillant? A qui demanderont-ils du travail? Est-il un pouvoir qui ait la faculté de dire à la fabrique lyonnaise : « Tu produiras, afin que tes ouvriers, tes commerçans et tes fabricans puissent vivre en travaillant! » Il n'en est pas.

» Hier encore le président du conseil a dit, et il a dû dire, que le gouvernement déclinait le droit de s'immiscer dans les transactions particulières, et qu'il abandonnait le tout à l'intérêt bien entendu. Il a dû le dire; car les institutions irréligieuses, les lois athées qui régissent la France ne permettraient pas au gouvernement de constituer, d'organiser l'industrie sans la comprimer : pour un temps encore il faut que l'industrie soit libre de la fatale liberté qui la consume aujourd'hui; il faut que pour un temps encore il lui soit donné de suspendre à son gré les travaux ou de les lancer dans un excès désordonné. Le remède à ces maux doit être religieux ou pacifique, c'est vous dire qu'il doit être lent et successif.

» Quant à nous qui jetons ici les premiers fondemens de l'association religieuse des travailleurs, maintenant que le drapeau du prolétaire lyonnais est tombé, maintenant que cette collision déplorable a cessé, c'est à nous, à nous qui nous sentons vivre et souffrir dans les entrailles de ce prolétaire qui retourne sombre à son métier; à nous qui nous sentons vivre aussi dans les entrailles de ce fabricant dont le crédit et l'honneur ont été si cruellement menacés; c'est à nous de planter entre eux notre drapeau. Nous n'y inscrirons pas: *Mourir en combattant!* Pourquoi combattre et mourir? L'humanité n'est pas destinée à se déchirer éternellement les flancs. Nous n'y inscrirons pas non plus: *Vivre en travaillant!* Il y a encore là-dedans des priviléges de naissance, encore de la distribution des instrumens de travail par le hasard. Nous y inscrirons: *Vivre associés et mourir pacifiquement avec la foi que nous accomplissons un progrès pour l'humanité.* (Applaudissemens.)

» Maintenant donc marchons! marchons calmes et religieux sous notre étendard pacifique; et, croyez-moi, ne nous effrayons pas aux cris qui s'élèveront à côté de nous, aux terreurs vraies ou simulées que nous inspirerons à quelques-uns. Calmons-les, s'il se peut, ne les méprisons jamais; mais ne nous y arrêtons pas.

» Nous ne voulons pas renverser, on ne nous renversera pas. Nous ne venons pas accomplir une révolution; s'il en revenait une, nous savons que beaucoup d'entre nous en seraient victimes les premiers; nous le savons. Mais nous sommes les prophètes et les fondateurs de la plus grande et de la plus féconde évolution sociale que l'humanité ait accomplie. Tout ce qui subsiste aujourd'hui ne subsiste pas pour les siècles: nous le croyons, nous le disons; mais rien de ce qui existe aujourd'hui ne peut se détruire par la violence: nous le croyons aussi, et nous vous le disons souvent aussi.

» Propriété, héritage, subalternité de la femme et de l'industrie, tout cela ne peut durer, mais tout cela doit cesser lentement, pacifiquement. Aujourd'hui que la société n'offre à aucun de ses enfans ni repos ni sécurité, nous comprenons très-bien

que le père de famille veuille assurer, par sa fortune, repos et sécurité à ses enfans; aujourd'hui que la lutte et la concurrence entre les travailleurs développent en eux des sentimens d'égoïsme de plus en plus profonds, et relâchent de plus en plus leur moralité, nous comprenons que beaucoup d'hommes forts ne puissent pas croire à l'organisation religieuse de l'industrie; aujourd'hui que l'éducation de la femme, que tout ce qui l'entoure et l'assiége, l'obligent à couvrir son cœur d'un double rempart de ruse et de dissimulation, nous comprenons que beaucoup d'hommes et de femmes s'effraient à l'idée de l'affranchissement de la femme. Mais parce que nous sentons ces inquiétudes, et que nous les comprenons, c'est à nous qu'il appartient de les faire cesser. Le meilleur médecin c'est celui qui sait le secret de son malade. Nous avons le secret des douleurs de l'humanité, nous les guérirons. (Applaudissemens.)

» J'ai maintenant à vous parler d'une chose grave, et je vous demande toute votre attention. (Profond silence.)

» A la manière dont le gouvernement est aujourd'hui constitué, il ne peut porter en son sein les inspirations les plus élevées de la société. Sa condition propre d'existence c'est d'être le produit et l'organe des besoins et des vœux les plus généraux du pays; il résume, pour ainsi dire, l'esprit moyen de la société. Cela doit vous faire comprendre qu'un tel gouvernement (et nous vous avons souvent dit qu'un tel gouvernement, pour le but qui doit être atteint aujourd'hui, était le seul possible; le doigt de Dieu y est marqué); cela, dis-je, doit vous faire comprendre qu'un tel gouvernement doit, pour un certain temps, méconnaître et craindre les hommes les plus progressifs. Donc le gouvernement nous méconnaît et nous craint.

» Cela peut aller, nous a-t-on dit, jusqu'à réveiller contre nous un article du code pénal fait pour un temps qui n'est pas celui-ci, antipathique à toutes nos mœurs et en contradiction manifeste avec la loi la plus générale du pays, avec celle dont le soleil de juillet a éclairé la défense, avec la Charte; nous attendrons les poursuites.

» Mais en les attendant nous avons voulu nous rendre le té-

moignage d'avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir pour épargner au gouvernement une faute inutile. Dans nos ouvrages, dans nos journaux, dans nos visites, nous nous sommes adressés à tout ce qui, dans le gouvernement et dans l'industrie, se trouve de personnages les plus éminens.

» Nous avons fait plus, et sur ce point, au nom de notre PÈRE SUPRÊME, au nom de notre père *Olinde Rodrigues*, nous attendons de vous la plus forte preuve de votre moralité Saint-Simonienne.

» Il est un magistrat spécialement chargé de veiller à l'exécution des lois à Paris, et à la répression de tout ce qui est contraire à leur observation, le préfet de police. Nous lui avons adressé des cartes au moyen desquelles des personnes choisies par lui peuvent venir partout où nous sommes, partout où vous êtes : et nous attendons. (Mouvemens divers.) Ces cartes permettent d'entrer jusque dans vos réunions de famille, dans celles du lundi par exemple, qui est si spécialement la vôtre. Et c'est là surtout que nous sommes convaincus que vous désirez qu'on vous voie. (Marques générales d'assentiment.) On ne vous connaît pas encore, on ne soupçonne pas même ce que vous êtes : on croit, en vérité, que vous en êtes encore à aller à la barrière perdre votre argent et votre santé. (Profonde sensation.) On n'a pas l'idée de ce que vous dites et de ce que vous faites dans ces réunions du lundi.

» Eh bien ! nous avons désiré, et je suis sûr que vous désirez comme nous, que l'on vous voie unis et discutant pacifiquement de hautes questions de morale et de politique, et goûtant ensemble les plaisirs simples et doux de la famille et de l'amitié.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que le magistrat dont je viens de parler sent trop les convenances pour donner les cartes qu'on lui a envoyées à des personnes qui n'en soient pas dignes. Il est dans l'administration qu'il dirige un grand nombre de fonctions. Toutes, moins une seule, sont respectables et dignes de l'estime de la société. C'est à des fonctionnaires de cette nature que nous avons la conviction qu'il remettra les cartes.

» Mais cependant une erreur est possible ; une carte peut tom-

ber dans des mains qui n'en sont pas dignes. Eh bien ! dans ce cas, que nous supposons sans y croire, nous avons foi que vous comprendrez votre rôle. C'est surtout en face des douleurs les plus cuisantes de la société que le Saint-Simonien doit pratiquer son Dieu. Or les hommes dont je vous parle sont plus malheureux qu'aucun être humain. Si par hasard il s'en présente un devant vous, il vous appartient de le consoler, de le relever, de le rendre à la dignité de l'homme. Je demande surtout aux femmes qui savent parler le langage des malheureux, je demande de le lui faire entendre. Vous nous avez souvent bénis des efforts que nous faisions pour vous moraliser. Eh bien ! si jamais cette circonstance se présente à vous, sans doute vous ferez à votre tour ce que vous nous avez vu faire. Nous le savons d'ailleurs ; l'œuvre sera plus difficile et le dévouement plus grand ; c'est pourquoi nous l'attendons de vous.

(Marque générale d'adhésion.)

» Et maintenant, au nom de notre PÈRE SUPRÊME, au nom de notre père *Olinde Rodrigues*, je demande à tous ceux qui acceptent d'avance, si cette circonstance survient, le rôle que je viens de tracer ; à ceux-là je demande de se lever. » (Toute l'assemblée se lève en masse.)

Le père OLINDE RODRIGUES : « Enfans, je suis content de vous. »

STÉPHANE FLACHAT : « Et moi aussi, je vous remercie. Notre père ENFANTIN saura tout à l'heure comment vous m'avez compris et répondu. » (Applaudissemens unanimes et prolongés.)

Le père OLINDES RODRIGUES prend alors la parole.

« Enfans, je continue ce qui vient de vous être dit par votre père Stéphane Flachat. Oui, Saint-Simoniens, vous êtes ici en présence du gouvernement par sa police, et vous avez bonne conscience, comme celui qui vous parle, que nous n'avons pas à craindre d'être vus par elle. Vous savez tous que pour nous il n'y a ni royalistes, ni libéraux, ni hommes du juste-milieu, ni drapeau tricolore ; leur mission est finie : il n'y a que des Saint-Simoniens et des hommes qui ne le sont pas. Que doivent faire

les Saint-Simoniens avec tous ceux qui ne le sont pas pour qu'ils le deviennent? C'est de leur tendre les mains à tous ; c'est de les édifier par leurs exemples , par leur moralité. Vous avez dignement répondus (je vous en bénis, j'en suis réjoui) à la demande solennelle que vous a faite Stéphane Flachat, au nom du PÈRE SUPRÊME de notre religion.

Saint-Simoniens, votre rôle est grand , car il vous appartient de convertir le monde et d'abord la France votre patrie..... Saint-Simoniens industriels, hommes , femmes , enfans, ici rassemblés dans une commune affection , votre rôle est grand ! Vous sortez de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ; vous avez subi depuis le commencement du monde l'épreuve la plus grande qu'aucune autre classe de la société ait eu à subir.

Jusqu'à ce jour , jusque dans cette enceinte , vous avez toujours été exploités. Dieu voulut que les travailleurs vécussent au jour le jour, et parvinssent, par une série d'épreuves, à comprendre tout ce qu'il y avait de grand dans le monde, tout ce qui avait échappé à leurs observations, renfermés qu'ils étaient chaque jour dans un travail manuel. Dans cette enceinte vous oubliez un moment l'outil qui toutefois vous fait vivre ; vous comprenez qu'il existe d'autres hommes qui ne manient pas le marteau et le rabot, des hommes dont les intelligences seules travaillent, et que ces hommes, qui ont dû les premiers arriver à l'émancipation, forment avec vous une seule famille ; vous comprenez Dieu, l'univers vivant, la vie universelle, non-seulement dans votre travail qui en fait partie , mais dans le travail de tous ces hommes qui ont pour objet d'augmenter les connaissances humaines , de donner aux hommes de nouveaux moyens de travail, et de perfectionner leurs sentimens de famille , de fraternité et d'association.

Dans aucune partie de l'Europe il n'existe une assemblée pareille à la vôtre ; dans aucune partie de l'Europe il n'existe des hommes , des femmes et des enfans réunis avec une mission aussi grande que celle qui vous est donnée. En Angleterre il y a de grandes réunions d'hommes et de femmes ; à Manchester, il y a dix ans, on en vit une qui était composée de cent mille hommes qui

avaient arboré un drapeau noir; ces hommes demandaient justice et menaçaient de bouleverser le pays. Et vous, vous ne menacez personne; vous attendez que ceux qui se sont constitués vos avocats, vos pères, vous fassent entrer en association avec ceux qui jusqu'à ce jour vous ont méconnus. Aucune assemblée dans le monde n'est aussi religieuse que celle-ci.

» Dans les églises du Christ, on voit aussi des hommes, des femmes et des enfans qui viennent y déposer les secrets de leur cœur, le poids de leurs souffrances, et adresser à Dieu, sous la forme chrétienne, des prières pour obtenir un sort meilleur. Et ici vous travaillez vous-mêmes à l'amélioration de votre sort; et ici vous avez confiance que ceux qui sont vos véritables prêtres (et ce mot vous le comprenez maintenant), vous conduiront dans la voie du salut, qui n'est pas réservée seulement à une partie mystique de votre être. Vous êtes les plus religieux des hommes, de tous les pères et de toutes les mères, car chacun de vous désire encore plus l'affranchissement de ses enfans que le sien propre. Vous de cette classe qui, dans la révolution de juillet, étonna l'Europe et le monde entier par sa moralité et son calme sublime; de cette classe qui a arboré à Lyon ce drapeau noir dont mon fils Stéphane Flachat vous a parlé tout à l'heure. A Lyon des agitateurs se sont présentés à elle et ont essayé de lui faire pousser les cris de *Vive la république, vive Napoléon II!* J'ignore si quelques cris de *Vive la Charte* ont été proférés; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'immense majorité des ouvriers s'est ralliée autour de ce drapeau nouveau des travailleurs.

» Quand vous êtes ici, vous ne vous informez pas si l'un de vous était auparavant carliste ou républicain, ou s'il avait appartenu par ses opinions à cette opinion qu'on appelle le *juste milieu*. Vous demandez seulement à ceux que nous vous donnons pour frères, si comme vous ils veulent consacrer leur vie (et leur vie tout entière, vous m'entendez?), à l'amélioration la plus rapide du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, des classes ouvrières, industrielles et agricoles. Vous leur demandez encore s'ils ont bien dans leur cœur renoncé à tout moyen de violence, s'ils ont

conscience que nous accomplirons le bien par les seules armes que SAINT-SIMON, mon maître et fondateur de notre religion, nous a léguées : la persuasion et la démonstration. (Marques très-prononcées d'assentiment).

» Enfans, je vous le répète, il n'y a pour vous que des Saint-Simoniens et des Non-Saint-Simoniens ! Tous les hommes, à quelque rang qu'ils soient, à quelques fonctions qu'ils appartiennent, quelles qu'aient été leurs opinions, quel que soit le drapeau qu'ils aient arboré ; tous ces hommes vous devez les aimer dès à présent, parce qu'un jour ils vous aimeront, parce qu'un jour vous les convertirez, parce que (nous vous l'avons déjà dit), dans tous les partis qui existent en dehors de nous, dans le parti républicain, dans le parti de l'ancien régime, comme dans le parti du *juste-milieu*, il y a quelque chose de légitime, d'utile ou de moral même ; parce que dans tous ces partis il y a de la bonne foi, en un mot. Or vous le savez, vous qui êtes industriels, c'est par leur bonne foi que vous jugez ceux avec lesquels vous traitez : vous pardonnez tout à la bonne foi !

» Qu'avez-vous toujours demandé depuis que vous êtes au monde, vous et vos pères ? qu'ont toujours demandé les hommes depuis qu'ils travaillent sur le globe ? C'est d'être délivrés de l'injustice. Des hommes graves et illustres de l'antiquité disaient : « Le plus grand fardeau qu'un homme puisse supporter, c'est » le fardeau de l'injustice. » Jamais vous n'avez demandé un égal partage ; jamais vous n'avez demandé à vivre sans travailler. Vous ne sauriez prétendre à un égal partage, car tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas identiques ; mais ils ont tous le droit de vivre en travaillant ; et Dieu voulut précisément, pour que l'humanité pût faire des progrès, que les hommes fussent inégalement classés. Avez-vous jamais réfléchi à ce que serait devenue l'humanité si tous les hommes n'avaient eu qu'une égale capacité ? L'humanité serait restée sauvage.

» Jamais, je le répète, vous n'avez demandé un partage égal dans le monde ; jamais vous n'avez demandé pour chacun les mêmes avantages, les mêmes richesses ; mais toujours vous avez demandé (et vous avez droit de l'attendre), que chacun fût classé

selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres. Ai-je raison, enfans? (Oui, oui !) Qu'y a-t-il donc là-dedans qui soit alarmant pour qui que ce soit? Quel est l'homme de cœur, dans quelque condition que la naissance l'ait placé, qui ne doive un jour se demander à lui-même : « Que fais-je dans ce monde ? comment y suis-» je utile à mes semblables ? Suis-je poète? Par des chants passion-» nés, est-ce que je les réjouis dans leur travail, est-ce que je cher-» che à développer leurs sympathies? Suis-je savant ? Est-ce que » pour eux je découvre de nouvelles lois, de nouveaux progrès? Est-» ce que je développe leur intelligence ?...: Suis-je travailleur » comme eux? Mais mes richesses ne se fondent-elles pas sur leurs » sueurs et leurs misères ? Suis-je oisif enfin ?.... » Mais existe-t-il réellement des hommes qui puissent se faire cette question, qui puissent porter en eux la pensée qu'ils passent leur vie sans faire quelque chose de bon pour les autres? Ah ! s'il en est de ces hommes-là, croyez-moi, ceux-là aussi ont un cœur comme nous ; et le jour où la lumière luira pour tous, ils viendront à nous beaucoup plus vite que vous ne le pensez ; ils sont tellement pénétrés de leur inutilité, ils commencent tellement déjà à en rougir, que bientôt, n'en doutez pas, ils sortiront de leur apathie, ils se lèveront pour se rendre utiles à l'humanité, avec une exaltation et un abandon qui les relèveront autant que s'ils avaient toujours travaillé.

» Et ce jour viendra quand on pourra dire de nous : « Les » Saint-Simoniens ont des intentions grandes et loyales ; ils n'of-» fensent personne ; ils reconnaissent tout ce qu'il y a de bon et » d'utile encore dans tout ce que l'Europe reconnaît en dehors » d'eux ; ils fondent au milieu de la société la plus civilisée, » à Paris, dans la capitale du monde, dans la capitale de juillet, » ils fondent librement, bien plus librement qu'aucune assem-» blée votée au scrutin électoral, ils fondent une société pacifi-» que qui ne demande qu'à travailler et qu'à associer les hom-» mes. » Oui, bientôt et successivement cela sera dit de nous ; jusque-là, et par bien des hommes encore sans doute, nous serons méconnus. Eh! si nous ne l'étions pas, demain toute la France serait Saint-Simonienne. Or il n'a été donné à l'homme

d'accomplir de grandes choses que lentement et progressivement. N'oubliez pas, mes enfans, que le christianisme, cette magnifique et grande religion, a employé trois siècles à convertir un empereur romain ; que six autres siècles ont été employés avant que la morale du Christ fût l'arbitre suprême des destinées des peuples de l'Europe. Nous marcherons beaucoup plus vite, sans doute ; les chemins nous sont ouverts. Nous ne venons pas prêcher seulement la résignation, nous prêchons l'espérance. Oui, nous irons beaucoup plus vite ; car dès ce jour, autour de nous, grâce à Dieu qui fit éclater en juillet un grand acte de la révolution française, si différent de celui qu'on attendait, vous comprenez tous maintenant la cause de ce grand événement, et vous savez quels en seront les résultats. Tout le monde aujourd'hui a les oreilles ouvertes et écoute ; tout le monde est dans l'attente de quelque chose de grand et de nouveau ; les plus intelligens ne comprennent plus rien à ce qui se passe en Europe depuis dix-huit mois ; il y a même un très-grand fait qui les frappe tous et auquel ils ne croient pas, et dont nous seuls avons conscience : ils ont tous prédit ou redouté une guerre générale en Europe, cette guerre n'aura pas lieu. Et cependant il y aura encore des hostilités et du sang versé ; il y en aura encore sans doute, car nous ne sommes pas assez puissans pour l'empêcher. Il y aura des troubles sur une échelle moindre ; il y aura des répétitions de l'événement déplorable, *déplorable*, j'insiste sur ce mot, de la ville de Lyon.

» Mes enfans, nous vous l'avons dit, le drapeau qui a été élevé à Lyon est un grand symbole ; mais l'événement de Lyon ne sera jamais un glorieux événement. Jamais il ne sera mis en parallèle avec la révolution de juillet pour la gloire ; il le sera sans doute pour l'enseignement qu'il a donné. Ah ! jamais la gloire ne s'attachera au sang versé parmi les membres d'une même famille, entre des travailleurs. Mais le drapeau noir de Lyon servira de symbole et d'enseignement, et il sera l'une des éclatantes justifications de l'œuvre que nous voulons accomplir. (Applaudissemens.)

» A nous seuls, qui vivons à Paris, est réservé maintenant

tout ce qu'il peut y avoir de gloire dans les mouvemens des peuples.

» Souvenez-vous en bien, la gloire partira toujours de Paris, Paris est le centre du monde. Ce n'est pas pour rien que le plus grand militaire qui ait paru sur la terre depuis César a été intronisé à Paris ; ce n'est pas pour rien que le plus grand fondateur de société qui ait paru depuis Moïse et Jésus est né à Paris, a trouvé son disciple à Paris, et a fondé sa religion à Paris.

» Ainsi, vous le savez, par les craintes que nous excitons, par l'admiration que commence à nous attirer notre dévouement, dans cette capitale des esprits positifs, tout le monde est remué, tous les gens d'affaires, tous les notaires sont dans l'étonnement en pensant à cette procuration universelle qui m'a été donnée par tous les membres du clergé Saint-Simonion. L'un des notaires par devant lesquels l'acte de procuration a été passé disait à un de mes fils. « Je ne donnerais pas une pareille procuration même à mon propre père. » Eh bien ! on me l'a donnée à moi ! (Sensation.) Je puis disposer demain si bon me semble de tout ce qui peut rester de bien et d'honneur matériel à tous les membres du clergé Saint-Simonien. Tout cela est en mes mains ; tous sont prêts à réclamer avec moi la faillite, si la faillite pouvait m'atteindre. (Sensation nouvelle.) Car, vous le savez, je fonde le crédit de la société Saint-Simonienne ! Tous tant que vous êtes ici, mes engagemens sont maintenant les vôtres, et je vous élève ainsi à l'honneur commercial. Votre père *Olinde* serait en faillite si ses engagemens n'étaient pas payés à l'échéance. Enfans, réfléchissez-y !..... Mais que cet avertissement soit pour vous la preuve de la force que je sens en moi, en vous, et du pressentiment de l'avenir qui vous attend : car je ne faillirai pas ! (Sensation profonde. — Une voix : Non ! — Applaudissemens universels.)

» Saint-Simoniens, d'honorables amis que j'ai conservés dans le monde que je viens de quitter m'ont demandé à venir vous voir. Ils sont venus, ils ont vu...; et tous ceux qui voudront vous voir vous verront ; car vous êtes en spectacle au monde ;

et ma vie appartient à tous dans les détails les plus profonds de son intimité. S'il y a quelqu'un ici qui ait le moindre doute sur la loyauté et sur la force qui sont en moi ; si parmi tous les Saint-Simoniens qui sont placés à des degrés plus ou moins élevés, il en est un qui, frappé des bruits que l'on peut faire courir sur moi, ait le moindre désir qu'ici même, en présence de tous, je lève pour lui un doute quelconque ; si, au moment où ceux qui ne me connaissent pas, et qui disent que je viens faire ici avec vous une spéculation, un métier d'argent : si parmi vous tous qui m'écoutez il s'en trouve un seul qui connaisse un acte de ma vie qui soit équivoque ou obscur pour lui, quelque soit cet acte, qu'il le dise, qu'il parle ; je le satisferai : car il faut que vous me connaissiez tout entier..... »

Une voix : « Il ne s'en trouvera jamais ! » (Applaudissemens unanimes.)

Le père Olinde Rodrigues : Enfans ! je vous disais tout à l'heure qu'il y aurait encore du sang versé ; mais qu'il n'y aurait plus de guerre générale en Europe, car la France est l'arbitre de l'Europe pour la guerre ; et cette guerre n'existera que si la France le veut : toutes les puissances l'ont dit, et la France peut, en peu de mois, être tellement frappée de votre attitude, qu'elle reconnaisse que le bonheur du peuple ne peut plus s'accomplir que par la paix.

» Peut-être verrons-nous encore quelques agitations ; des hommes peuvent croire de très-bonne foi que Paris doit un jour se lever et demander du pain les armes à la main, que Paris doit répéter Lyon ! Ils se trompent : Paris n'a jamais répété personne ! (Applaudissemens.)

» Enfans ! le jour où, contre toutes nos prévisions, Dieu voudrait susciter un pareil exemple dans cette capitale, qui est aussi celle des Saint-Simoniens, je vous le demande ! viendrez-vous tous avec moi ? »

Toute l'assemblée : « Oui, oui, oui ! nous y viendrons ! »

Le père Olinde Rodrigues : « Avec vos femmes et vos enfans ? (Oui, oui !) Sans armes ? (Oui, oui !) Viendrez-vous tous

avec une écharpe bleue au bras? (Oui, oui!) Et avant la garde nationale, viendrez-vous, votre père Olinde à votre tête, calmer l'émeute? (Oui, oui!)

Un Ouvrier : « Vous n'avez qu'à parler; nous sommes tous à vous! »

Tout le monde, avec enthousiasme : « Oui, tous à vous! »

Le père Olinde Rodrigues : « Alors il n'y aura plus d'émeutes! » (Applaudissemens.) Enfans, vous allez répandre notre parole pacifique au sein de la société; vous allez la répandre dans tous les ateliers et chez tous les boutiquiers qui tremblent que l'émeute n'arrête ou ne détruise leur commerce. Allez leur dire que les Saint-Simoniens sont tout prêts à se présenter au-devant de l'émeute et à faire entendre la parole de paix et d'espoir à leurs frères égarés. Enfans, j'ai porté le mousquet de la garde nationale jusqu'au jour où je suis venu tout entier avec vous, et je ne le porterai plus, je n'en ai plus besoin. Et tout le monde comprendra bientôt, je l'espère, que je puis plus aisément avec vous, mes enfans, contribuer au maintien de la tranquillité publique, qu'avec un fusil au bras et la consigne d'un poste. (Oui, oui!) Et maintenant dites si je n'élève pas le courage civil au-dessus du courage militaire. (Oui, oui!) Jusqu'à ce jour le courage militaire a été le plus grand qu'il ait été donné à l'homme de développer; l'homme a souvent donné sa vie sur les champs de bataille, et il l'y a souvent donnée pour une cause qu'il n'aimait pas, il l'a donnée par devoir. Eh bien! vous, vous donneriez votre vie, vous iriez devant l'émeute la plus grande sans autre arme que vos femmes et vos enfans; et ce ne serait pas seulement par devoir, mais par religion. La plus grande qualité de l'homme, a dit Saint-Simon, et je ne l'ai jamais oublié, c'est le courage. Ainsi donc personne n'a jamais rendu plus d'hommage à la valeur militaire que moi. Il me sera donné à moi, qui n'ai jamais tiré l'épée, qui ai refusé un duel, de ne pas craindre d'affronter tous les mépris des hommes, tous les dangers de l'émeute, et de me poser devant eux, s'il le fallait, comme je me pose en face de toutes les puissances organi-

sées dans ce monde, et de vous faire participer tous à ce nouveau courage.

» J'ai une importante observation à faire à ceux d'entre vous qui, dans le monde extérieur, sont encore employés par les Non-Saint-Simoniens (je ne les appelle pas bourgeois dans le temple). Si les Non-Saint-Simoniens, comme nous l'avons dit, vous exploitent trop souvent, il vous est arrivé aussi quelquefois de le leur rendre. Ainsi vous avez cru souvent que lorsque pendant une journée on pouvait dérober un instant de travail c'était autant de pris sur l'ennemi. Mais pour vous il n'y a plus d'ennemis, pour vous il n'y a plus que des gens qui doivent un jour devenir vos amis, et qui ne vous connaissent point. Ceux-là, édifiez-les dans vos rapports avec eux; qu'ils sachent que l'ouvrier Saint-Simonien est le meilleur et le plus loyal des ouvriers. Or vous pouvez être bien sûrs que cette réputation se répandra bientôt dans tout Paris ; on recherchera les ouvriers Saint-Simoniens ; par cela seul qu'on les recherche, tous les ouvriers voudront devenir Saint-Simoniens. Et alors nos progrès seront rapides, et nous pourrons alors réaliser ce qui fait notre mission, nous en avons foi ; conclure le traité d'association entre toutes les classes.

» Enfans, j'ai dit tout à l'heure que si quelqu'un d'entre vous avait besoin de quelques explications sur ma vie, il pouvait parler et que je le satisferais.

» Et maintenant que vous me connaissez, je vais vous lire une circulaire adressée à tous les officiers-généraux de l'armée par le ministre de la guerre.

Paris, 24 novembre.

Messieurs,

Je suis informé que l'association Saint-Simonienne s'efforce de faire des prosélytes parmi les officiers et même parmi les sous-officiers et soldats.

Les doctrines de cette société vous sont probablement connues.

Sous le rapport religieux, elle affecte un mysticisme *bizarre* propre à éblouir les esprits *simples* et à les rendre dupes des intrigans.

Dirigeant, sous le rapport politique, les plus violentes déclamations contre l'ordre social, elle propose hardiment d'abolir l'hérédité des

biens et d'en confier le partage aux chefs de la secte Saint-Simonienne : je n'ai pas besoin de vous faire remarquer ce qu'il y a dans cette idée de subversif en même temps que d'absurde, et combien, tout insensée qu'elle est, elle pourrait devenir dangereuse pour l'ordre public si, pénétrant chez les classes pauvres, elle venait à altérer dans leur esprit le respect dû à la propriété aussi bien qu'aux lois qui la consacrent et la régissent.

Je vous recommande donc de veiller avec attention sur les manœuvres que pourraient employer les Saint-Simoniens pour égarer les militaires sous vos ordres; vous les prémunirez au besoin contre ces tentatives, en leur faisant sentir le *ridicule* des doctrines de cette secte, et les vues intéressées qui dirigent ses chefs. *Enfin vous me feriez immédiatement connaître ceux, parmi les officiers, sous-officiers et soldats, qui se laisseraient entraîner à de pareilles séductions.* Vous aurez soin toutefois d'user de ces moyens de direction et de surveillance *avec la réserve nécessaire* pour éviter les interprétations qui pouraient compromettre l'autorité.

Duc de Dalmatie.

Le P. Olinde Rodrigues : « Je pense que pas un mot de commentaire n'est ici nécessaire.

» Ceci me rappelle seulement que j'ai encore quelque chose à ajouter sur notre politique d'argent. On a dit dans le monde que nous voulons nous enrichir ici, et des hommes d'affaires qui ne m'ont pas connu, qui ne sont pas ici, qui n'ont pas songé à demander à me connaître un peu plus, mais qui savent que je m'entendais en affaires d'argent, ont dit : Oh! certainement c'est une affaire d'argent que l'association Saint-Simonienne. Cet homme n'est pas assez simple pour quitter des occupations où il trouvait plus que les pruduits nécessaires pour faire substituer une nombreuse famille, pour se mettre à la tête d'une association quelconque, sans être assuré d'y trouver des avantages plus considérables encore? Irait-il assumer sur lui la responsabilité de l'existence de quelques milliers de personnes, s'il n'y trouvait son bénéfice? Il doit y gagner quarante ou cinquante mille francs par an. » Voilà les propos qu'on tient dans le monde extérieur. Mais pour que personne ne puisse à l'avenir tomber dans de pareilles erreurs, je vais publier, au 1er janvier, dans les plus grands détails, le budget de nos dépenses et de nos recettes, afin que

l'on sache que dans ce moment nous n'avons pas beaucoup d'argent dans la caisse ; et comme je le dis à tous, je veux que vous le sachiez. J'ai des valeurs commerciales que j'ai beaucoup de peine à escompter. Il y a des amis qui m'offrent de l'argent pourvu que je veuille vous quitter. Je suis convaincu que si je renonçais à faire ce que je fais avec vous, c'est-à-dire à ce qui fait ma vie et ma gloire, je pourrais dès demain trouver les moyens d'exécuter de grandes entreprises industrielles. L'argent alors me viendrait facilement : tout le monde alors serait très-disposé à me rendre service.

Maintenant, Flachat, as-tu quelque chose à nous dire?

Stéphane Flachat : » Père, nous comptons vous présenter dans quinze jours l'organisation définitive du degré des industriels en ce qui concerne la direction des arrondissemens. Aujourd'hui j'ai à vous demander seulement votre consécration pour deux de nos fils du degré des industriels, que nous désirons appeler à cette fonction. Ils ont encore des engagemens dans le monde extérieur ; ils n'attendent qu'un mot de vous pour s'expliquer avec les chefs des ateliers où ils travaillent. Quinze jours leur sont nécessaires avant de les quitter, et nous avons besoin d'eux au 1er janvier. Ce sont Hyppolite Pennekère et Gallet.

Le P. Olinde Rodrigues : « Hippolyte Pennekère, approche. »

H. Pennekère monte à l'estrade.

Le P. O. R. : Qui es-tu? — H. P. : Je suis prolétaire. — Le P. O. R. : Quelle est ta vie? — H. P. celle d'un ouvrier. — Le P. O. R. : Ta profession d'aujourd'hui? — H. P. Commis en librairie. — Le P. O. R. Comment comprends-tu la fonction à laquelle tes pères songent à t'appeler?

Hippolyte Pennekère : « Je m'associe à vos travaux pour faire comprendre de mieux en mieux à ceux de mes frères qui ne la comprennent pas complétement, et qui ne l'aiment pas encore assez, la parole Saint-Simonienne, et pour la faire aimer en même temps à ceux qui en dehors de nous la méprisent et la calomnient, et peuvent plus tard la persécuter ; pour la leur faire comprendre, dis-je, afin qu'ils rendent ma parole aux autres,

comme moi je leur rendrai à eux celle dont vous m'avez nourri.

Pour leur faire comprendre que nous nous présentons au monde pour l'affranchir des douleurs qui l'accablent, je leur dirai que vous m'avez choisi parce que, n'étant que simple prolétaire, je me suis élevé successivement à l'appréciation de la raison d'existence des différens partis politiques; et que j'ai cru comprendre, grâce à vous, tout ce qu'il y avait de bien dans chacun d'eux, et les diverses transformations qui devaient s'opérer en eux, pour les voir ne former plus qu'un seul parti, le parti des travailleurs. Il faut que tous ces partis qui se déchirent aujourd'hui soient fondus en un seul, pour que la société devienne religieuse. C'est parce que j'ai compris ces choses, mes pères, que vous m'avez choisi; et quand par ma foi je serai arrivé au point de me faire aimer de tous; quand je serai venu à bout, ô vous mes frères et mes sœurs de vous faire vous aimer davantage les uns les autres; quand dans vos relations entre vous et moi, et entre vous et le monde, je verrai plus d'humanité et de religion, et que j'aurai pu y contribuer pour quelque chose, oh! alors je serai heureux; et c'est à vous, mes pères, que je reporterai ce bonheur pour vous aimer davantage encore et me sentir de nouvelles forces. (Applaudissemens.)

Le père Olinde Rodrigues : « Nous n'avons jamais douté de ta destinée : du jour où tu es venu parmi nous, nous avons reconnu la fermeté de ton ame. Tu peux partager nos travaux et nos succès, sois donc prêt au 1er janvier prochain à nous donner ta vie. » (Applaudissemens.) « Et toi, Gallet, viens à ton tour devant moi. D'où viens-tu? »

Gallet : « Je suis né de parens prolétaires, et j'ai travaillé pour vivre et les faire vivre. Je suis parvenu dans le commerce, grâce à mes efforts, au plus haut point où un prolétaire puisse parvenir avec sa seule capacité. Je n'aurais jamais pu franchir les barrières sociales qui étaient entre moi et ceux qui étaient privilégiés de la naissance. Je me désespérais, vous m'avez appelé, et vous m'avez rendu l'espérance. Que ne vous dois-je pas?

» Aujourd'hui vous me donnez la fonction de diriger les ouvriers d'un arrondissement; je vous remercie de m'avoir confié

une si importante fonction, je vous en remercie. Je me montrerai digne d'elle, je saurai la remplir.

» Je suis jeune, bien jeune encore ; mais je le sens, oui, j'aurai assez d'amour dans mon cœur pour devenir le père des ouvriers. (Applaudissemens.)

» Mon père Stéphane Flachat vous a dit qu'à partir de ce jour nous pouvions aller dire à nos chefs du vieux monde que nous allions les quitter pour nous consacrer à la propagation de la foi Saint-Simonienne. Mon père, je n'ai pas attendu ce jour pour le leur annoncer. Depuis deux semaines déjà ils le savent, je suis allé voir tous mes amis et mes connaissances, et je leur ai appris ma résolution. Chez la plupart je n'ai trouvé que des gémissemens, que des reproches, que tout ce qui pouvait le plus déchirer mon cœur. (L'émotion de Gallet l'empêche presque de parler.)

» Il était bien cruel pour moi d'entendre tout ce qu'ils me disaient; mais j'ai vaincu ma douleur, ils ne m'ont pas ébranlé. » (Ici la voix de Gallet est presque étouffée ; il ne peut continuer.)

Le père Olinde Rodrigues (l'embrassant) : « Va, Gallet, ta vie est à nous ! (Applaudissemens.) Enfans, vous connaissez tous Gallet; vous savez quel a été son dévouement. Gallet avait amassé un peu d'argent, fruit de son travail et de ses économies. Il a répondu à mon appel. Gallet cependant fait vivre son père et sa mère, qui sont âgés. Il est venu m'apporter tout l'argent qu'il avait ; il est venu m'apporter le fruit de ses économies, avec lequel il comptait faire vivre son père et sa mère l'année prochaine, car ils sont pauvres. Cependant Gallet n'avait pas, il n'a pas d'inquiétudes : son vieux père, sa vieille mère, sont aujourd'hui de notre famille. (Applaudissemens).

» Maintenant quelqu'un parmi vous désire-t-il la parole ? Je l'accorde à une femme et à un homme. »

Madame Noel, marchande de modes : « Mon père, et vous mes frères, mes sœurs, moi aussi je suis sortie de la classe prolétaire ; bien mieux, y ayant passé toutes les positions les plus affreuses de ma vie, je déclare que je suis heureuse de pouvoir

faire entendre aussi ma voix parmi mes frères. J'étais orpheline, je n'avais pas de parens sur la terre : j'ai trouvé en vous une famille ; je vous aime de toute mon ame. Nous avons accepté la part qui nous a été proposée dans la gloire de convertir le monde et de le guérir de ses souffrances. Réunissons donc toutes nos forces et notre puissance, la paix du monde et son bonheur seront notre ouvrage. Allons aux femmes qui ne connaissent d'autres plaisirs que ceux des bals et des concerts ! Allons leur faire sentir le poids des fers de la servitude qui pèsent sur elles au milieu de leurs fêtes ; allons déchirer ce voile qui les empêche de voir l'état d'abaissement où elles se trouvent, et l'avenir qui les attend. »

Bernard, cordonnier : « Mes pères, mes frères, ce qui vient de se passer ici me remplit d'une force nouvelle. Depuis quelque temps je remplis la charge de sous-directeur ; on a daigné me confier l'habit d'apôtre Saint-Simonien, je me sens la force de le porter. Et comme vous l'avez dit aujourd'hui, au jour du danger, au jour de l'émeute, si elle vient, si alors j'ai encore le bonheur de me trouver à la tête de mes frères, aujourd'hui devenus mes fils, vous me verrez arriver aussi conduisant tous ceux dont je suis le père aujourd'hui, et tenant par la main ce qui fait ma vie, mon enfant. Ce sera un exemple pour eux, car ma foi est entière ; car ce qui m'anime, vous le savez, c'est la foi la plus grande et la plus vive. C'est parce que j'ai passé par toutes les douleurs des prolétaires, parce que j'ai connu tous les maux qu'il est possible aux hommes d'endurer, que je sens en moi la force de travailler à améliorer leur sort, de concert avec vous. Mes pères, je ne pense pas jamais arriver à une hauteur bien brillante ; mais enfin je vous suivrai de loin et je ne vous perdrai jamais de vue, et au jour du danger je serai toujours là à vos côtés pour le partager avec vous ; car il y a en moi un cœur d'homme ! Si j'ai bravé les balles de juillet, je saurai braver la boue qu'on me jettera à la figure. (Applaudissemens.) Je la braverai, soyez tranquilles. » (Applaudissemens.)